

# Inframémoire

Autor(en): **Ireland, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): - **(2003)**

Heft 2: **Déliés**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-626357>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

... et Apollon, au-dessus des portes, sont dus à V. CETTI (1746 env.-1820). Ils sont sculptés dans le marbre à la chaude couleur ambrosée, comme la cheminée, le même artiste.

... et Apollon, au-dessus des portes, sont dus à V. CETTI (1746 env.-1820). Ils sont sculptés dans le marbre à la chaude couleur ambrosée, comme la cheminée, le même artiste.

Au centre de la salle:

N° LVII. NICOLAS CORDIER (1597-1612). *Enfant, chien et un petit nègre*. C'est une sculpture qu'animent marbres divers et de différentes couleurs, gris antique, jaspe, brexatille, veine, albâtre, jaune antique, porphyre des recherches chromatiques propres au XVII<sup>e</sup>.

N° CCLXX. ALASSANDRO ALGAROTTI (Bologne, 1657-1702). *Portrait de Cardinal Ginnetti*. Très beau portrait par Palais Ginnetti mais découvert par Cantalamessa (qui l'acheta en 1914) à Sainte Marie de la Victoire. Cantalamessa parut comme contre de Bernini. L'attribution à Aligarotti qui recouvrit la haute qualité d'art de ce buste.

N° CCLXVII. ALASSANDRO ALGAROTTI (Bologne, 1657-1702). *Portrait de Vincenzo Giustiniani*. Il est cité dans la Galerie de la Villa Borghese par F. Schiavoni et le *Encyclopedista* Modigliani. Le buste de Vincenzo Giustiniani, provenant de la Galerie de la Villa Borghese, Le buste de sculpteur piémontais à Algeri et fut par être attribué à l'anonyme de l'École napolitaine. Ce portrait, d'une grande puissance réaliste, de la manière d'Algarotti qui n'y a pas de raison enlever, bien qu'il se puisse figurer parmi ses œuvres modernes. Les plus récentes études l'ont attribué à "Algarotti" siècle, par son à G. Fubelli (Fahli, 1954).

N° 85. LA PAVANESCA (Francesco Mazzoni, Faraone, 1540). *Portrait d'homme* (voir 0,32 x 0,44). Comparé avec les plus connus de ce peintre, qui exécuta "La Galerie de Capodimonte" de Naples, celui-ci se présente une simplicité extrême qui peut le faire paraître hors de la concentration psychologique ou très agité et la présence l'image d'une élégance exemplaire.

N° 131. MARCO BASAITI (Venise, 1470, env. 1530). *Éve* (voir 1,50 x 0,82).

N° 132. MARCO BASAITI (Venise, 1470, env. 1530). *Adam* (voir 1,50 x 0,82). Venturi a supposé deux tableaux étaient des panneaux pour un grand tableau.

Salle XIX

GIUSEPPE MARCONI, né en Rome (1773-1798), participa à Rome aux travaux de rénovation que fit terminer, aux environs de 1794, le Prince Marcantonio dans la Palazzina de la Villa Borghese. Il a réalisé les fresques du plafond de cette salle, qui retracent les *Histoires de la vie de Pétri*, et il a composé, au centre, suivant la même disposition que celle des autres salles, la *Mort de Pétri* et, dans trois médaillons: *l'Enseignement d'Amour*, la *Jeunesse de Pétri*, la *Rencontre de Pétri et Hélène*. GIUSEPPE MARCONI (Castelbolognese, 1773-1798), peintre et premier Directeur de la Galerie, lorsque celle-ci devint pro-

# Robert Ireland

The work of Robert Ireland examines closely the different ways in which knowledge is presented. The material submitted to this examination consists of documents that accompany scientific discourse, such as illustrations, outlines, charts and diagrams. He submits these documents to a sort of deconstruction and, in so doing, calls into question the epistemology that created them. We are shown the origins of the image and the imagination, where they exist independently of any text. From these origins Ireland suggests a way of thinking which is self-reflective and which contains its own method. The texts we have published here under the title *Inframémoire* are excerpts from a project in progress. They can be seen as an example of the consistent approach to the problem of established forms, which might be adapted temporarily, in order to break them down more easily afterwards. The aim might be to feel the way, to progress, and to hint at a new form which would not lose its own direction even after its completion. Such an attempt requires patience and mistrust. Ireland ceaselessly underlines the risks of this endeavor, and does not ignore disappointment, wariness or sadness. Life's experience leads to many metaphors (such as the muddy field, a pile of rusty iron-pieces, proliferating moss, ...) which represent this quest to prepare a way and to follow the course of the text, as if the text could be the access to the world. So far, Robert Ireland has published two books with similar textual intentions and he has written numerous articles and essays on contemporary art. (cf. bibliography)

*Die Arbeit von Robert Ireland prüft mit strengem Blick jene Modi, in welchen Kenntnisse dargestellt werden. Dokumente, die den wissenschaftlichen Diskurs begleiten – Illustrationen, Schemata, Schautafeln, Diagramme – werden zum Material von Untersuchungen, die wiederum den Status jener Dokumente hinterfragen; auf diese Weise wird der Weg zum Ursprung der Rationalität zurückverfolgt, jener Quelle also, die diese Dokumente produziert, welche ihrerseits im Gegenzug ihren Ursprung greifbarer machen. Bild und Scheinwelt werden zu ihrem Ursprungsgraben zurückgeführt, dorthin, wo sie nicht mehr vom Text abhängig sind, sondern mehr erwarten dürfen, als dass er die beruhigende Lehre bestehender Kenntnisse verbreitet: der Text als Vorstoss eines Gedankens, der gleichzeitig Thema und Methode ist. Die Texte, die wir hier unter dem Titel Inframémoire veröffentlichen, sind Ausschnitte aus einer laufenden Arbeit; sie können als beispielhaft verstanden werden für die Beständigkeit, mit welcher sich der Gedanke dem Problem der etablierten Formen stellt, die er nur vorübergehend ausfüllt, um sie dann um so leichter aufbrechen zu können – im Bemühen, sich voranzutasten, um später eine Erzählung anzudeuten, in der die eigene Bewegung auch nach der Fertigstellung niemals erstarren würde. Dieses Unternehmen bedarf der Geduld wie des Misstrauens. Ohne Unterlass sämtliche Spurrillen aufweisend, in welche es jederzeit hinabrutschen könnte, spart Ireland weder Enttäuschung, Überdruß, noch Traurigkeit aus. Die gelebten Erfahrungen liefern zahlreiche Metaphern (das Schlammfeld, der Haufen verrosteter Eisenteile, die wuchernden Moosflächen, ...), welche diese Suche verkörpern, dieses Bemühen, einen Weg zu ebnen, den Gang des Textes zu verfolgen, als sei er die Öffnung zur Welt. Zwei Bücher, die denselben Schreibanspruch bezeugen, sind bereits veröffentlicht worden; darüber hinaus ist Robert Ireland Autor zahlreicher Artikel und Essays über zeitgenössische Kunst. (siehe Bibliographie)*

Le travail de Robert Ireland soumet à un examen serré les modes d'exposition de la connaissance. Les documents qui accompagnent les discours du savoir, illustrations, schémas, tableaux, diagrammes, font l'objet d'opérations qui en interrogent le statut et, ainsi, remontent à la source de la rationalité qui les a produits et qu'en retour ils sont censés rendre plus accessible. L'image et l'imaginaire sont reconduits à leur béance originelle, non plus tributaires mais en attente d'un texte qui n'est pas la rassurante leçon des savoirs constitués mais l'avancée d'une pensée construisant à la fois son objet et sa méthode. Les textes, que nous publions sous le titre d'*Inframémoire*, sont extraits d'un travail en cours exemplaire de cette endurance de la pensée confrontée à la double difficulté d'échapper à toute forme préétablie – elle ne se coule temporairement dans les moules reconnus que pour mieux les briser – et de travailler, à l'aveugle, à en esquisser une nouvelle dans laquelle, sitôt qu'elle serait définie, son mouvement ne se trouverait pas figé. Cette entreprise suppose patience et défiance. Dressant l'inventaire minutieux des ornières dans lesquelles elle risque à tout moment de verser, Ireland n'ignore ni désenchantement, ni dégoût, ni tristesse. Des expériences vécues fournissent autant de métaphores (le champ de boue, le tas de ferrailles rouillées, la prolifération des mousses, ...) incarnant cette quête qui s'acharne à frayer une voie, à poursuivre le cheminement du texte comme ouverture au monde. Deux livres, qui témoignent d'une même exigence d'écriture, ont déjà été publiés; par ailleurs, Robert Ireland est l'auteur de nombreux essais et articles sur l'art contemporain. (cf. bibliographie)

**INFRAMÉMOIRE (fragments d'un texte inédit) | INFRAMÉMOIRE (Fragmente eines unveröffentlichten Textes)**

Die Schlammfläche erstreckte sich in die vier Himmelsrichtungen: Als ob ich genau ihr Zentrum gewesen wäre. Als Orientierungssystem hatte ich nur die fortlaufende und manchmal gewellte Richtung der Ackerrippen. Es war ein gepflügte Feld. Meine Stiefel hatten ein seltsames Aussehen angenommen: Sie hatten an Volumen zugelegt, waren gleichzeitig unförmig geblieben, nicht wiederzuerkennen. Und das Gewicht von all dem Schlamm ermüdete mich ziemlich schnell in meinem Vorwärtskommen. Meine herausgezogenen Schritte hinterliessen Krater.

Ich fühlte mich von der Erde verdaut, als ob sie mich in aller Ruhe aufsaugte. Der umgekehrte Himmel erschien da, weiter weg, in einer riesigen Lache, gefangen in einer Mulde im Gelände, zwischen die Grabenkanäle gegossen. Die Lache war ruhig. Meine Annäherung störte sie in keiner Weise. Ich muss sagen, dass der Regen aufgehört hatte, und dass aus diesem Grund kein Tropfen mehr fiel und diesen umgekehrten, glatten und glänzenden Himmel trübte. Schlussendlich waren es meine Schritte, die dieses ruhige Bild bewegten. Nachdem ich weitergegangen war, in der langanhaltenden Furcht, mich verlaufen zu haben, hob ich den Kopf, starrte auf den Horizont in der Hoffnung, das nächste Dorf zu erkennen. Es war schwierig, mir ein Bild davon zu machen, was es in der Ferne gab. Ich sah nichts. Dann hob ich den Kopf noch weiter, und sah eine Masse von schmutzigen Wolken – Raubtiere in Wartehaltung. Diese flüssige Decke breitete sich aus wie eine parallel zum Feld verlaufende Fläche, in dessen Mitte ich mich befand. Diese Decke schien wie ein Deckel aus dichtem, und nicht etwa aus dunstigem Stoff. Wenn es geregnet hätte, wäre ich nicht erstaunt gewesen, Bleistücke fallen zu sehen.

Die Langsamkeit meiner Bewegungen brachte mich zur Verzweiflung. Ich fühlte keinen Ausweg aus dieser Ackerüberquerung. Meine Kleider waren feucht, und Schlammspritzer übersäten meinen Mantel und meine Hose. Ich sah einige ertrunkene Maulwürfe in einer Lache, wie mit Braun gemalt. Und ich kam voran, wie ich konnte. Schlussendlich gelangte ich an einen von Traktorspuren entstellten Feldweg. Die Spuren waren masslos, riesig. Und ich sah, dass es hinter dem Hügel, der endlich der Flachheit des Feldes ein Ende setzte, ein Wäldchen gab, einen von Bäumen gesäumten Rand, der vermutlich an einem Wasserlauf entlang laufen würde.

Ich hatte genug davon gehabt, mich als der einzige aufrechte Punkt zu fühlen, vertikal inmitten dieser formlosen Ausdehnung an Erde und

Schlamm. Ich war erleichtert, das Wäldchen zu sehen, betrachtete die Ulmen als meinesgleichen.

◦ ◦ ◦

Der rote Kasten glich dem Moloch, mit seiner zentralen Höhle – der Halle – welche als Maul diente, das seinerzeit eine Menge Arbeiter verschlungen haben musste.

Zu Füßen des backsteinernen Fabrikgebäudes befand sich ein Alteisen-teppich, der wahrscheinlich von ihren früheren Auswürfen herrührte.

Die Massen an Stahl erinnerten an nichts, sagten jedoch alles: über das Monumentale, über die Maschine, über das unmenschliche Gewicht und, schlussendlich, über die Ruine all dessen. Trotz des allgemein rostigen Anblicks, der den Haufen farblich der Fabrik anglich, kam doch ein vereinzelt blaues, glänzendes Funkeln aus diesen Trümmern hervor, wie ein unter Magma liegender Quarz, der auch von Weitem an einem kurzen Aufleuchten, Schimmern zu erkennen ist.

Niemand, nicht ein einziger Mensch, ging in der Gegend herum. Nur der Wind ging um.

Einige Fensterscheiben waren zerschlagen, durchlöcherten den glatten Spiegel der Verglasung. Der Himmel war ein Gemisch aus Blau und Wolken, welche mehr Schatten als Licht auf die Kästen des Industriekomplexes warfen.

Was waren diese verblassten Monumente? Pyramiden des Kapitalismus, die einige Generationen an Arbeitern verbraucht hatten, verzehrt von den Eisen- und Stahldämpfen. All dieses Eisen, welches Eisenbahnstrukturen an unser Gedächtnis band, Brücken, Hallen, aber auch die Schwerfälligkeit der Aufrüstung, der Artillerie, der Kriegsmaschinerie. Nur schlechte Erinnerungen, vorausgesetzt, man ist so albern zu glauben, all dies sei Vergangenheit...

So zogen die Wolken vorüber, so tief, dass sie sich an den Schornsteinen und Giebeln des Gebäudes aufzuschürfen schienen, – wie um sich Wundstarrkrampf zuzuziehen – hätte man meinen können, angesichts der braunen und weichen Stellen, die im Himmel haften blieben. Und diese so tiefen Wolken wurden beinahe zum Leichentuch dieses trostlosen Ortes, denn die Decke der Stratuswolken war noch von einem sahnigen Weiss umgeben, das jedoch ins Neapelgelb kippte, und dann in geronnene Milch...

Le plan de boue s'égalait aux 4 points cardinaux: comme si j'eusse été exactement en son centre. Je n'avais comme système d'orientation que la direction continue et parfois ondulée des stries du labourage. C'était un champ retourné. Mes bottes avaient pris une apparence étrange: elles avaient augmenté de volume tout en demeurant informes, méconnaissables. Et le poids de toute cette boue me fatigua bien vite dans mon déplacement. Mes pas retirés laissaient des cratères.

Je me sentis digéré par la terre, comme si elle m'absorbait tranquillement. Le ciel renversé apparut là, plus loin, dans une immense flaque prise dans une dépression de terrain et glissée dans les canaux des tranchées. La flaque était calme. Mon approche ne la troubla en rien. Il faut dire que la pluie s'était interrompue et de ce fait aucune goutte ne tombait plus ni ne brouillait ce ciel renversé, lisse et brillant. Finalement, ce furent mes pas qui tourmentèrent cette calme image. Après avoir continué, dans la crainte prolongée de m'être perdu, je levai la tête pour fixer l'horizon, dans l'espoir d'apercevoir le village prochain. Il m'était difficile de me faire une idée de ce qu'il y avait au loin. Je n'y voyais rien. Puis je levai la tête encore plus et je vis la masse des nuages sales – prédateurs en attente. Ce plafond liquide s'étendait comme un plan parallèle au champ au beau milieu duquel je me tenais. Ce plafond semblait un couvercle de matière épaisse et non pas vaporeux. S'il avait plu, je ne me serais pas étonné de voir choir des pans de plomb.

La lenteur de mes mouvements me désespéra. Je ne sentais pas d'issue à cette traversée du champ retourné. Mes habits étaient humides et des taches de boue constellaient mon manteau et mes pantalons. Je vis quelques taupes noyées dans une flaque, comme peintes en brun. Et j'avais comme je le pouvais. Je finis par aboutir à un chemin vicinal déformé par des traces de roues de tracteur. Ces traces étaient hors mesure, gigantesques. Et je vis que, derrière la colline qui enfin terminait la platitude du champ, il y avait un bosquet, une frange d'arbres qui devait vraisemblablement longer un cours d'eau.

J'en avais eu assez de me sentir le seul point dressé, vertical, au milieu de cette étendue informe de terre et de boue. Je fus soulagé de voir le bosquet, considérant ainsi les ormes comme étant mes pairs.

La bâtisse rouge ressemblait au Moloch avec son antre central – la halle – faisant office de bouche qui en son temps avait dû dévorer son lot d'ouvriers.

Au pied de l'usine en briques se trouvait un tapis de ferraille qui provenait vraisemblablement de ses déjections ultérieures.

Les masses d'acier ne ressemblaient à rien mais disaient tout: sur la monumentalité, sur la machine, sur le poids inhumain et, pour finir sur la ruine de tout cela. Malgré l'aspect de rouille ambiante qui égalisait chromatiquement le tas avec l'usine, des scintillements épars bleus, brillants, émanaient encore un peu de ces décombres comme un quartz immergé dans le magma se faisant toutefois repérer de loin par un bref éclat, un miroitement.

Personne, pas une seule personne ne circulait aux alentours. Il n'y avait que le vent à circuler.

Quelques carreaux étaient brisés, trouant le reflet lisse des vitrages. Le ciel était brouillé de bleu et de nuages qui amenaient plus d'ombre que de lumière aux bâtisses du complexe industriel.

Qu'étaient ces monuments décatiés? Pyramides du capitalisme ayant usé quelques générations d'ouvriers consumés pas les exhalaisons sidérurgiques. Tout ce fer qui attachait à notre mémoire les structures ferroviaires, les ponts, les halles, mais aussi la lourdeur de l'armement, de l'artillerie, de la machine de guerre. Que de mauvais souvenirs, à condition que l'on ait la puérilité de croire que tout cela n'était que du passé...

Ainsi passaient ces nuages, si bas qu'ils semblaient s'écorcher sur les cheminées et les pignons des bâtiments – en contracter le tétanos – aurait-on pu croire, au vu des zones brunes et moelleuses prises dans le ciel. Et ces nuages si bas devenaient presque le linceul de cette aire désolée, car le plafond des stratus était encore nimbé de blanc crémeux virant pourtant au jaune de Naples, tournant au lait caillé...

Il n'y avait même pas d'oiseaux dans ce ciel d'automne. Et encore moins de végétation, mis à part une mousse rachitique prise dans les décombres de ferraille.

Es gab nicht einmal Vögel in diesem Herbsthimmel. Und noch weniger Vegetation, abgesehen von rachitischem Moos, das in dem Eisen-schutt hing.

Mein Blick suchte diese Aussicht ab, wie auf der Suche nach einem Sinn in dieser Gegenwart. Und ich stiess nur auf Un-Sinn. Ich wagte mich schon nicht mehr umzudrehen, aus Angst, die Stadt wiederzusehen, die ich da wusste, in meinem Rücken: zweifellos, weil ich mit Schauern ahnte, dass es die Rückseite derselben Medaille war.

◦ ◦ ◦

Von meiner Vergangenheit verfolgt. Es genügt, dass ich anfangs, nachzudenken (nicht etwa «über» ein Problem, sondern nachdenken in einem ontologischen Sinn: wesentlich; wo die Verfügbarkeit des Denkens sich in einem freien Raum abspielt, ohne vorgefasste Fixierung), und schon tauchen sehr schnell rasende Bilder aus meiner Vergangenheit auf, ohne dass ich es wollte. Als ob ich damit angefüllt wäre, gar ausgestopft. Und ich fühle mich von Panik erfasst, denn ich sehe keinen Ausweg: Ich bin mit dieser unförmigen Masse konfrontiert, ein Haufen von Gelebtem, von flüchtigen Momenten, die in völligem Durcheinander meinem Gedächtnis gegenüber stehen, einer Opfergabe gleich, einem Altar, einem Holocaust, den es zu vollenden gälte. Und dieser Zustand lässt mich vermuten, dass das Alter im Laufe der Zeit zu viele Gegenstände anhäuft, und dass es kleptomane ist. Die Erfahrung macht also wenig Sinn, und sie beginnt zunehmend, dem Sammlungswahn zu gleichen. Angesichts dieser unordentlichen Erinnerungsmasse können sich weder das Gedächtnis, und noch weniger das Denken aus der Affäre ziehen. Es gibt keinen psychischen Raum mehr, der dem Gedanken der Gegenwart Konzentration bieten könnte. Und schon das einfache Schliessen der Augen lässt die alten Dämonen vorbeiziehen, welche schamlos und ohne jedes Feingefühl – das ist das mindeste, was man dazu sagen kann – die Blumenbeete meiner Denkfläche zertrampeln. In solchen Extremmomenten fühle ich mich von einer Mattigkeit eingeholt, die mich erschöpft. Und ich träume – wie wenn ein entflammter Himmel uns das Gefühl vermittelt, es gäbe eine Perspektive im Leben, ein mögliches Anderswo – von diesen Momenten, wo die Diskussion mit anderen eine Art Öffnung zu Neuem ergab, und nicht einen endlos wiederkehrenden Prozess.

Die sporadische Amnesie war eine in Erwägung gezogene Zwischenlösung. Aber dies stand ganz offensichtlich im Gegensatz zu dem, was ich von den anderen und mir selbst erwartete, das heisst volles Bewusstsein für unsere Taten und Worte, und Bestimmungswillen angesichts der Risiken allgemeiner Umwege, die alle Missbräuche und Ausschreitungen erlauben.

Es ist eine endlose Geschichte. Mein Gedanke verflüchtigt sich ohne Unterlass, und ich bin voll und ganz damit beschäftigt, ihn wieder einzudämmen, da ich von einer höheren Vernunft davon überzeugt wurde, dass er sich im Müsiggang und in der Nostalgie verirren würde. Aber wird er nicht genau in diesem Brachland andere Bruchstücke auflösen, welche mit der Zeit einen grundlegenden Beitrag zu meinem Gedankenaufbau leisten könnten? So, dass er sich aufrichtet, anstatt zu kriechen. Ein kriechender Gedanke. Doch kann man sich eine andere Form der Denkanordnung im heutigen Zeitalter vorstellen? Müsste man sich nicht besser gleich für den Zerfall entscheiden, der sich in der Tat bis zu den störrischsten Hochburgen behauptet und ausgeweitet hat? Und ist es nicht ein fataler Fehler, an eine plausible, intellektuelle Gemeinschaft zu glauben, die Einfluss auf ein Kollektiv haben sollte, mit dem es zu Ende geht? Wer weist wen zurück?

Die Enttäuschungen des Gedankens. Und seine ständige mangelnde Anpassungsfähigkeit an irgendeine bestimmte Welt.

◦ ◦ ◦

Immer mehr Visionen durchkreuzten meinen Geist, blendeten mich im Vorübergehen. Unter ihnen diejenige, dass wir nichts anderes wären als organische Moose auf Stein, und dass die Erosion uns ein Ende setzte. Angesichts dieses Gefühls allgemeinen Scheiterns sah ich die Welt so: ein Mineralgerippe, bedeckt mit vegetativen Organismen, die in Felswinkeln, in Beton und Eisen leben. Der morphische Zustand des Minerals variierte in der ganzen Bandbreite von der Formlosigkeit bis zur Form. Und die Extremform war durch den Willen, sich von der Natur zu unterscheiden, geschaffen worden. Es waren Assemblagen, Alkoven, Architekturen. Die Traurigkeit dieses Bildes kam vermutlich vom

Mon regard scrutait cette vision comme à la recherche d'un sens à cette présence. Et je ne rencontrais que du non-sens. Je n'osais déjà plus me retourner, de peur de revoir la ville que je savais là, dans mon dos : sans doute parce que j'avais pressenti dans un frisson que c'était le revers de la même médaille.

Hanté par mon passé. Il suffit que je me mette à réfléchir (non pas «sur» un problème, mais réfléchir dans un sens ontologique : essentiel, où la disponibilité de la pensée se joue dans un espace libre, sans fixation préconçue) pour que très vite apparaissent des images fulgurantes de mon passé, sans que je le veuille. Comme si j'en étais empli, voire gavé. Et je me sens pris de panique car je ne vois pas d'échappatoire : je suis face à cette masse informe, un tas de vécus, de moments fugaces, mis pêle-mêle face à ma mémoire, telle une offrande, un autel, un holocauste à accomplir. Et cet état me fait soupçonner que l'âge accumule au fil du temps trop d'objets, et qu'il est cleptomane. L'expérience n'a alors que peu de sens et elle se met à ressembler à la collectionniste. Face à cette masse désorganisée de souvenirs, ni la mémoire encore moins la pensée ne peuvent tirer leur épingle du jeu. Il n'y a plus d'espace psychique qui puisse accorder de la concentration pour la pensée du présent. Et le fait simple de clore les yeux fait défiler les vieux démons qui piétinent sans vergogne et sans finesse – c'est le moins qu'on puisse dire – les plates-bandes de mon aire de pensée.

Dans ces moments extrêmes, je me sens pris d'un abattement qui m'épuise. Et je songe – comme lorsqu'un ciel enflammé nous donne la sensation qu'il y a une perspective de vie, un ailleurs possible – à ces instants où la discussion avec les autres donnait une sorte d'ouverture vers le nouveau, et non pas un processus de rabâchement.

L'amnésie sporadique avait été une solution intermédiaire envisagée. Mais cela allait bien évidemment à l'encontre de ce que j'attendais des autres et de moi-même, c'est-à-dire une pleine conscience de nos actes et paroles, une volonté de détermination face aux risques de louvoiement généralisé permettant tous les abus et les exactions.

C'est une histoire interminable. Ma pensée s'évade sans cesse, et je me consacre à la recadrer puisque je suis persuadé par une Raison Souveraine qu'elle s'égarerait vers l'oisif et le nostalgique. Mais n'est-ce pas dans cette friche-là qu'elle ira glaner des bribes autres qui pourraient, avec le temps, être un apport fondamental pour ma construction de pensée ? Pour qu'elle s'édifie au lieu de ramper ? Une pensée rampante. Mais peut-on imaginer une autre forme de disposition de pensée à l'ère actuelle ? Ne vaut-il pas mieux opter directement pour la décadence qui, de fait, s'est déclarée et a contaminé jusqu'aux bastions les plus récalcitrants ? Et n'est-ce pas une fatale erreur que de croire en une communauté intellectuelle plausible qui puisse avoir son poids face à une collectivité sur le déclin ? Qui décline l'autre ?

Les déboires de la pensée. Et sa continuelle inadaptation face au monde donné.

De plus en plus de visions me traversaient l'esprit, m'éblouissaient au passage. Parmi elles, celle que l'on ne fût que mousses organiques accrochées à la pierre et que l'érosion viendrait à bout de nous. Face à ce sentiment d'échec généralisé, je voyais ainsi le monde : une carcasse minérale recouverte d'organismes vivotants et logés dans les recoins de roche et de béton, de fer. L'état morphique du minéral variait dans la gamme de l'informe jusqu'à la forme. Et la forme extrême avait été façonnée par une volonté de se différencier de la Nature. C'étaient des assemblages, des alcôves, des architectures. La tristesse de cette image provenait bien de l'état transitoire des êtres vivants sur ces surfaces de pierre, ces horizons rocaillieux de cités, d'architectures, de ponts d'autoroute. La dureté minérale soulignait le contraste d'avec la mollesse de la vie, la mobilité humaine déplacée, balayée dans des réseaux inouïs, comme si c'eût été le vent et l'eau qui les drainaient d'un point à l'autre. Ainsi qu'une paume qui se referme et qui comprime la terre glaise, faisant jaillir les muscles de la main, transformant l'apparence des choses.

Übergangszustand der Lebewesen auf diesen Steinoberflächen, diesen rauen Siedlungshorizonten, Architekturen, Autobahnbrücken. Die Härte des Minerals unterstrich den Kontrast zur Weichheit des Lebens, zur ungehörigen menschlichen Mobilität, in unglaublichen Netzen zusammengefegt, als wären es der Wind und das Wasser gewesen, die sie von einem Ort zum anderen schlepten. Wie eine Handfläche, die sich zusammenschliesst und Tonerde zusammendrückt, die Muskeln der Hand hervorquellen und den Anschein der Dinge verwandeln lässt. Ich fühlte mich wie ein Unterwasserorganismus in einer steinigen Fassade, als hätte ich mir hier meinen Platz geschaffen. Und mit Sorge ahnte ich diesen Zustand der Dinge voraus, wie die eisige Kälte, die mich durchdrungen hatte: Die in meinem eigenen Körper vergrabene Versteinigung ging mir durch Mark und Bein: Die Knochen, mein Gerippe, das Skelett, das mir Form gab, war ein Gift in mir und zerriss mich.

Haben Sie jemals menschliche Knochen betrachtet oder berührt? Sie sind manchmal wie eine Muschel, mit Falten, engen Rillen, in Ringen angeordnet, die sich zählen lassen wie Jahresringe auf der Schnittfläche eines gefällten und seitdem abgestorbenen Baumstammes. Und diese mineralische Härte des Skeletts scheint mit seiner Metamorphose zu kontrastieren, dem Zunehmen an Volumen, Jahr für Jahr, von der Kindheit bis zum Erwachsenenalter. Eine ungeahnte Dehnbarkeit vollzieht sich, vom blossen Auge kaum sichtbar. Und diese Knochen kleiden sich wie in Schichten, zeichnen Expansionskurven, Kurven der Ausdehnung ihres Volumens, wie Äste.

An dieser Kristallisation faszinierte mich noch eine letzte Sache: ihr Zustand endgültigen Zerfalls. Wenn ich die Annahme, dass meine Knochenstruktur mir Form gab und mich sozusagen «hielt», lange Zeit für wahr gehalten habe, so hatte ich beim Anblick dieser Kadaver die erschütternde Vision: Die Knochen waren getrennt voneinander wie ein ungeordnetes Puzzle. Und sie lagen hier und da auf einer unbestimmten Fläche, um die Hüften herum verhältnismässig geballt. Es war wie der Einschlag einer Granate. Ein grauenhafter Zusammenbruch. Und wenn das Fleisch, die Muskeln und Sehnen einmal verschwunden, verwest, vertrocknet sind, so besteht das Schicksal des Kadavers einzig darin, sich aufzulösen. Und so sacken die Körper in sich zusammen, fallen im wahrsten Sinne des Wortes auseinander, Stück für Stück. Nur, um eine annähernd vergleichbare Anhäufung dessen zu hinterlassen, was einst ein mobiler Organismus gewesen war, vertikal, geschmeidig, biegsam.

Die Steinwelt, wo die Körper verblissen. Und unser morbider Trieb angesichts dieser aufgelösten Monumente. Die Pilgerreise, die wir ihnen einräumen, gebannt wie wir sind, jene Konstruktionen die Zeit und die Jahrhunderte durchqueren zu sehen, während wir selbst nur so kurze Zeit lebendig sind. Und der Glaube, dass der Mensch etwas hinterlassen haben könnte, ein Zeichen. Grabsteine, von der bewegten Erde erschüttert, welche die begrabenen Körper verdaut. Gierige Erde.

Ich fühlte, wie meine Augen sich bewegten, wie bei einem schlechten Traum: Sie drehten sich in ihren Höhlen, verschoben sich unter den geschlossenen Lidern, ich weiss nicht recht, warum. Die Besessenheit dieser Augenbewegungen beeindruckte mich: Wohin führte das? Tatsächlich waren diese Bewegungen unmittelbar dem Inhalt meiner unruhigen Träume unterworfen.

Wir entfernten uns unmerklich voneinander, im Laufe der Überquerung jener Fläche, um derentwillen wir das Dorf verlassen hatten, und die uns zur weit entfernter gelegenen Herberge führen sollte.

Gleichzeitig mit dem Verlassen der Strasse verliessen wir die warme Sicherheit der Beleuchtung der Laternen, die ihr entlang eingeschlagen waren. Meine Augen brauchten Zeit, um sich an das verschwommene Relief der schneebedeckten Wiese zu gewöhnen. Und der Schnee trennte mich von der Gruppe, in dessen Schlepptau ich ging – im Schlepptau sicherlich wegen meiner miserablen und abtrünnigen Laune. Dieser Schnee klebte mir an den Schuhen und verursachte mir kalte Knöchel, da ich ein wenig einsank. Ich fühlte mich unbeteiligt, schwerfällig, und war es müde, meine mit weissen Klumpen verklebten Füsse zu heben. Zum Glück gab es diesen Schnee, denn seine natürliche Helligkeit gewährleistete ein Mindestmass an Sicht in der Dunkelheit dieser Nacht. Neben dem monotonen Knirschen meines Ganges und der gedämpften Laute der Ausrufe seitens der Gruppe vor mir, hörte ich Hundegebell, welches mir all das zurückgezogene Leben in den warmen Häusern in



Je me sentais tel un organisme marin logé dans une façade rocailleuse, y ayant fait mon trou. Et je pressentais avec anxiété cet état des choses ainsi que le froid glacial qui s'était insinué en moi: j'étais transi par la pétrification enfouie dans mon propre corps: les os, ma carcasse, le squelette qui me donnait forme était un poison en moi et me brisait.

N'avez-vous jamais observé ni touché les os humains? Ils sont parfois comme un coquillage, avec des rides, des stries serrées, annelées qui se comptent comme les anneaux-années d'une section de tronc d'arbre amputé et mort depuis. Et cette dureté minérale du squelette semble contraster avec sa métamorphose, l'accroissement de son volume, année après année, de l'enfance à l'âge adulte. Une ductilité insoupçonnée se joue, presque invisible à l'œil nu. Et ces os revêtent comme des couches, dessinent comme des courbes d'expansion, d'augmentation de leur volume, tels des branches.

De cette cristallisation, une ultime chose me fascinait: c'était son état final de dislocation. Si j'avais longtemps tenu pour vrai que ma structure osseuse me donnait forme et me «tenait» pour ainsi dire, j'eus l'intuition bouleversante à la vision de ces cadavres: les os étaient dissociés les uns des autres comme un puzzle dérangé. Et ils gisaient çà et là sur une aire incertaine, relativement concentrés autour de la hanche. C'était comme l'impact d'un obus. Une dépression effroyable. Et c'était le destin du cadavre que de se défaire une fois les chairs, les muscles et les tendons disparus, pourris, desséchés. Et les corps s'affaissaient alors, se déboîtant littéralement pièce par pièce. Pour ne laisser qu'un amoncellement approximatif de ce qu'avait été une fois un organisme mobile, vertical, souple, ductile.

Le monde de pierres où les corps s'effacent. Et notre pulsion morbide face à ces monuments défaits. Le pèlerinage que nous leur accordons, subjugués que nous sommes de voir des constructions traverser le temps et les siècles tandis que nous-mêmes ne demeurons vivants que si peu de temps. Et la croyance que l'Homme eût pu laisser quelque chose, quelque marque. Pierre tombales secouées par la terre meuble qui digère les corps ensevelis. Terre gourmande.

Je sentis mes yeux bouger, comme lors d'un mauvais rêve: ils tournaient dans leur orbite, coulissant sous les paupières closes, je ne sais trop pourquoi. La frénésie de ces mouvements oculaires me frappait: dans quel sens cela allait-il? En fait, ces mouvements étaient intimement conditionnés par la teneur de mes rêves agités.

Nous nous éloignâmes insensiblement les uns des autres au cours de la traversée du replat qui nous faisait quitter le village pour nous amener à l'auberge, beaucoup plus lointaine.

En même temps que de délaissier la route, nous délaissions la sécurité chaude de l'éclairage des lampadaires fichés tout au long de celle-là. Mes yeux mirent du temps à s'habituer au relief incertain du pré recouvert de neige. Et c'est la neige qui me sépara du groupe dont j'étais à la traîne —à la traîne assurément à cause de mon humeur exécrationnel et dissidente. Cette neige collait à mes chaussures et refroidissait mes chevilles puisque je m'y enfonçais un peu. Je me sentais inerte, lourdaud et fatigué de lever mes pieds encolés de mottes blanches. Heureusement qu'il y avait cette neige, car sa clarté naturelle assurait un minimum de visibilité dans l'obscurité de cette nuit-là. En plus du crissement monotone de ma marche et des bruits étouffés des interjections du groupe devant moi, j'entendis les aboiements de chiens qui me rappelèrent toutes ces vies retirées dans les maisons chaudes, tandis que nous, nous étions dans ce magma bleuâtre de la montagne. Ma perception auditive s'était accrue comme pour prendre le relais de ma cécité face à la pénombre.

Cette ambiance était propice au ressassement. J'entendis un bruit faible et continu que j'identifiai comme étant celui d'un ruisseau, sans doute pris sous une plaque de glace, ce qui rendait d'autant plus précautionneuse ma marche. Et ce son d'écoulement me lava ni plus ni moins la tête de mes préoccupations détestables et de mon envie première de me laisser définitivement distancer par ces gens que je tenais de moins en moins pour des alliés.

On me rappela à l'ordre et je me résignai finalement à signaler mon existence en retrait par quelques exclamations laconiques. Une légère déclivité – invisible à l'œil – me réchauffa un peu le corps à

Erinnerung rief, während wir hingegen in dem bläulichen Magma der Berge waren. Meine auditive Wahrnehmung hatte zugenommen, wie um meine Blindheit im Halbdunkel abzulösen.

Diese Stimmung kam meinem Überdruß entgegen. Ich hörte ein schwaches und anhaltendes Geräusch und identifizierte es als dasjenige eines Baches, zweifellos unter einer Eisscholle begraben, was mich umso vorsichtiger gehen liess. Und dieser Wasserlauf wusch mir nicht mehr und nicht weniger den Kopf von meinen hassenswerten Gedanken und meiner einzigen Lust, mich endgültig von diesen Leuten abzusetzen, die ich immer weniger für Verbündete hielt.

Man rief mich zur Ordnung, und ich fand mich schliesslich damit ab, mein Dasein im Hintergrund durch einige knappe Rufe zu melden. Ein leichtes Gefälle – für das Auge unsichtbar – wärmte mir dank der Anstrengung ein bisschen den Körper. Dann versperrten mir schwarze Massen die Sicht. Es war der Waldrand, am Ende der Wiese. Ich kam auf die Strasse und konnte sicherer laufen.

Ich begann, in der Ferne helle Strahlen eines gelben Lichtes zu sehen. Und diese Gelbtöne schienen mir ziemlich schmutzig, gemessen an der ergreifenden Kälte des Blaus dieses zertretenen Schnees. Schritt für Schritt.

Es war der Schein von Häusern, von Hütten, von ich weiss nicht was. Noch näher ergoss ein Fenster seinen Kreuzriss auf den Schnee, als ob er, wie ein Stoff, der sich an die buckelige Oberfläche des Bodens geschmiegt hätte, ausgebreitet worden wäre.

Die Lichter der Behausungen flossen aus den Häusern, tropften auf den Schnee und hätten ebenso gut anfangen können, zu schmelzen. Eine unangenehme Brise zerstob lauthals den pulverigen Schnee, er brannte mir im gespannten Gesicht wie kalter Sand, der meinen Ausdruck von neuem Zweifel hätte auswaschen wollen.

Dann, nach der Kurve, stiess ich beinahe auf die Gruppe, die entschieden hatte, auf mich zu warten. Die Tatsache, dass ich so brutal in menschliche Nähe geschleudert wurde, riss mich aus meiner distanzierten Laune und liess mich vor Panik erschauern. Ich wollte nichts Menschliches hören. Das Knirschen des Schnees unter meinen Schritten, gleichförmig, hätte mir genügt.

Eine Erinnerung an einen Raum scheint entzogen und formlos ohne den Sockel des Erlebten, eines Anhaltspunkts, eines Grundes. Es fragt sich, ob der Ort wirklich wichtig ist. Es ist vielmehr ein ganz neuer Gedanke an einen Moment, der einem Halt auf dem Land, innerhalb einer Wegstrecke, Sinn verleiht. Und ich werde mich also nur dank der Stütze des wiedererlangten Gedankens an den Raum erinnern. Diese Räume sind wie Auffangbecken für unsere Bruchstücke von Scharfblick und Betrübnis. Denn, man muss daran erinnern, die Krise, die Melancholie und diese vagen, verzweifelten Gefühle schreiben deutlich das Bild des Raumes in ihre gelebte Zeit ein. Das Glücksgefühl bringt wahrscheinlich nicht diese gefühlsbetonten Anhaltspunkte mit sich. Und alles macht Sinn – dieses «alles», welches uns bis jetzt nichts gesagt hat. Ein Ort belebt sich von Neuem mit der Wiederherstellung des Gefühls, welches sich ihm einst angeschlossen hat.

Und wenn der Mensch unaufhörlich an seine vergangenen Orte zurückkehrt (oder wenn er vor ihnen flüchtet, was auf das Gleiche hinausläuft in Anbetracht des Bewusstseins für die Bedeutung dieser Orte), dann ist es, um sich in seiner eigenen verflochtenen Figur wiederzufinden, um sich an ehemals starke Geisteszustände zu binden, deren Tonalität durch die Zeit und den Verschleiss des Lebens jedoch verdünnt worden wären. Es sind nicht unbedingt Orte, die der Mensch aufsuchen kommt. Es sind die Bilder seiner selbst, die er hier gesät hat.

Einsamkeit, die über die Oberfläche der Orte stolpert. Ein Raum trennt mich von ihnen. Je ferner sie sind, desto unermesslicher ist der Raum. Es scheint mir also, als versteckte ich mich hinter meinen eigenen Augen, da sie darüber die letzten Gesprächspartner bleiben.

Einige Geräusche kämen mir sicherlich wieder in den Sinn. Ein wenig wie beim Aufwachen, bevor die Augen offen sind und mit ihnen das Bewusstsein: Eine ganze Umgebung von Geräuschen erreicht mich, vermischt sich mit meinem vagen Traumzustand. Diese Geräusche ziehen mich aus dem Schlaf. Sie zeigen das Leben der Stadt mit ihren repetitiven, mechanischen Tönen, dem elektrischen Knistern, dem Rattern der Strasse, dem Tosen in den Abflüssen der Wohnung, schon wieder.

Und die Sonne kommt wieder hervor.

cause de l'effort. Puis des masses noires me barrèrent la vue. C'était la lisière de la forêt, au bout du pré. Je tombai sur la route et je pus marcher avec plus d'assurance.

Je me mis à voir au loin des éclats de lumière jaune. Et ces jaunes me parurent bien sales face à la froideur saisissante des bleus de la neige piétinée. Pas après pas.

C'étaient des lueurs de maisons, de chalets, de que sais-je encore. Plus près encore, une fenêtre déversait sa silhouette en croix sur la neige comme si elle eût été jetée comme un chiffon qui aurait épousé le relief bosselé du sol.

Les lumières des habitations coulaient des maisons, bavaient sur la neige et auraient tout aussi bien pu se mettre à la fondre. Une brise désagréable dispersait tumultueusement la neige poudreuse qui picorait mon visage tendu, comme un sable froid qui aurait voulu éroder mon expression de doute contrit.

Puis, après le virage, je buttai presque sur le groupe qui avait décidé de m'attendre. Le fait d'être si brutalement propulsé dans la proximité humaine m'arracha à mon humeur distante et me saisit d'un frisson de panique. Je ne voulais rien entendre d'humain. Le crissement de la neige sous mes pas, régulier, m'aurait suffi.

Le souvenir de cet instant...  
 ● ● ●

Un souvenir d'un espace semble dérobé et informe sans le socle d'un vécu, d'une attache, d'une raison. C'est à se demander si le lieu importe vraiment. C'est bien plus une pensée inédite d'un moment qui donne sens à un arrêt dans une étape à la campagne. Et je ne me souviendrai alors de l'espace qu'avec l'appui de la pensée recouvrée. Ces espaces sont comme des réceptacles de nos fragments de lucidité ou d'affliction. Car, il faut le rappeler, la crise, la mélancolie et ces vagues sentiments désespérés inscrivent fortement l'image de l'espace dans leur temps vécu. La béatitude n'apporte probablement pas ces points d'accroche affectifs. Et tout prend sens – ce « tout » qui jusque-là ne nous disait rien. Un lieu s'anime à nouveau de par la restauration du sentiment qui, une fois, s'y est apposé.

Et si l'Homme retourne incessamment dans ses lieux passés (ou s'il les fuit, ce qui revient au même au vu de la conscience de la

signification de ces lieux), c'est pour se retrouver en sa propre figure écoulee, pour se rallier à des états d'esprit auparavant forts mais dont le temps et l'usure de vie auraient dilué la tonalité. Ce ne sont pas forcément des lieux que l'Homme vient retrouver. Ce sont les images de lui-même qu'il y a semées.

● ● ●

Solitude qui butte sur la face des lieux. Un espace me sépare d'eux. Le plus lointains ils sont, le plus incommensurable est l'espace. Il me semble alors me cacher derrière mes propres yeux puisqu'ils en sont les ultimes interlocuteurs.

Quelques bruits me reviendraient bien. Un peu comme à l'éveil, avant que ne se soient ouverts les yeux et avec eux la conscience: tout un environnement de bruits m'atteint, se mélangeant à mon état onirique vague. Ces bruits me tirent du sommeil. Ils montrent la vie de la ville avec ses sons répétitifs, mécaniques, les grésillements électriques, les crépitements de la rue, les mugissements dans les écoulements d'eau de l'appartement, encore.

Et le soleil revient.

Lorsqu'il fait beau par intermittence, tout me pousse à sortir – comme si c'était le dernier instant de la dernière opportunité avant la pluie ou encore la nuit vite tombée. Mais dès que je me suis précipité dans les rues, cette lumière m'est dérobée à cause de la hauteur des bâtisses, ou encore l'étroitesse des rues... Ces pensées me font renoncer à la précipitation et à l'enthousiasme. Aussi je préfère largement admirer le paysage soudain découvert et dégagé de ses nuages empesés. Je vois tout cela depuis mon bureau. Point n'est alors besoin de participer au paysage. Le soupçonner est suffisant.

● ● ●

Mes pensées dépendent parfois des contingences de ma plume: le temps de lui faire boire l'encre pour la remplir que la fatale pause me disperse ce que j'avais cru permanent: à savoir une pensée, une intuition, une idée...

● ● ●

Wenn es ab und zu schön ist, drängt mich alles zum Hinausgehen – als wäre es der letzte Moment der letzten Gelegenheit vor dem Regen, oder sogar vor der schnell eingebrochenen Nacht. Aber sobald ich in die Strassen gehastet bin, wird mir dieses Licht verstellt von der Höhe der Gebäude, oder der Enge der Strassen... Diese Gedanken bringen mich dazu, auf Hast und Enthusiasmus zu verzichten. Auch bewundere ich viel lieber die plötzlich entdeckte und von ihren erstarrten Wolken befreite Landschaft. All dies sehe ich von meinem Schreibtisch aus. Keinerlei Bedarf also, an der Landschaft teilzuhaben. Sie zu vermuten genügt.

Meine Gedanken sind manchmal von den Zufälligkeiten meiner Feder abhängig: Die Zeit, sie Tinte trinken zu lassen, um sie zu füllen, so dass die verhängnisvolle Pause mich von dem ablenkt, was ich beständig geglaubt hatte: nämlich ein Gedanke, eine Intuition, eine Idee...

Ich verbringe so viel Zeit, Stunden, niedergeschlagen, damit beschäftigt, einem Gedanken aufzulauern. Und ich empfinde es als demütigend, mich leer zu fühlen, mich leer zu wissen, am äussersten Rande des Verlangens, zu schreiben. Was? Habe ich also nichts Dringendes zu sagen? Und mein Blick sinkt vor Enttäuschung nieder. Diese Enttäuschung wird noch verstärkt durch das Zusammentreffen mit den Linien des leeren Hefts, auf die ich meine Schrift gerne hinsetzen würde: Überfluss an Abwesenheit meiner Gedanken: leer auf leer. Dennoch, diese Leere, dieses gebrochene Weiss, diese bläulichen Linien sind die Verführung selbst. Und manche Male, bevor ich die Feder aufmache, fahren meine Handflächen zwei Mal, in einem seltsamen hin und her, über die helle Oberfläche des offenen Hefts. Geschieht dies, um es von hypothetischem Staub zu befreien? Es sei denn, dass es vielmehr der sinnliche Kontakt mit der Frische und dem Atlasglanz wäre, der mich erleichtert, noch vor der voraussehbaren Verkrampfung meiner Hand, die schreiben wird, wenn alles gut geht und schlecht.

Man müsste jedes Mal die Situation klar aufbauen. Wer ist anwesend, an welchem Ort und zu welchem Zeitpunkt? Doch ist es nicht eben dieses, was der Erinnerung fehlt, die sie doch selbst nichts mit der Geschichtsschreibung zu tun hat?

Die Erinnerung ist wie um mich zu verlieren, eben: Sie bindet mich an ein unaussprechliches Detail, dessen vielversprechende Stärke und gleichzeitig offenkundige Belanglosigkeit unweigerlich die Tatsachen verdrängen. Ich nehme diese Momente eher als ein «Aufgeben» denn als Begebenheit wahr: da, wo die Besessenheit die Sachlichkeit umgeht und wo die Sachbezogenheit sich «auf-gibt». Verbringen wir wirklich unser Leben damit, zu hoffen, die Ungenauigkeit unserer Erinnerungen ausbessern zu können? Kann man wirklich denken, es gäbe eine Art von Gedächtnis-Norm, der man sich anschliessen könnte, so, wie man sich einer erprobten mnemotechnischen Wissenschaft oder dem anthropologischen Fantasma des kollektiven Gedächtnisses anschliesst? Es scheint mir schwierig, daran zu glauben, angesichts der offensichtlichen Verunordnung, die das Gedächtnis der Vergangenheit auf meine Gegenwart ausübt. Mir den Kopf zu verdrehen!

Je passe tant de temps, des heures, prostré, à guetter une pensée. Et cela m'humilie de me sentir, de me savoir vide à l'orée du désir d'écrire. Quoi? n'ai-je donc rien à dire qui soit urgent? Et mon regard s'abaisse de dépit. Ce dépit est amplifié par sa rencontre avec les lignes vierges du carnet sur lequel j'aimerais apposer mon écriture: une redondance de mon absence de pensée: vide sur vide. Pourtant, ce vide, ce blanc cassé, ces lignes bleutées sont la séduction même. Et bien des fois, avant de décapuchonner ma plume, mes paumes passent par deux fois, en un curieux aller-retour, sur la surface claire du carnet ouvert. Est-ce pour le débarrasser d'une hypothétique poussière? À moins que cela ne soit plutôt le contact sensuel de la fraîcheur et du satiné qui me soulage avant la prévisible crispation de ma main qui écrira, si tout va bien et mal.

◦ ◦ ◦

Il faudrait poser à chaque fois clairement la situation. Qui est présent, quel est le lieu et à quelle époque? Mais n'est-ce pas ce qui fait justement défaut au ressouvenir qui n'a, lui, rien affaire avec l'historiographie?

Le ressouvenir est comme pour me perdre, justement: il me fixe sur un détail indicible dont la force évocatrice en même temps que la futilité notoire éclipsent invinciblement les faits. Je perçois ces moments comme des défaites plutôt que des faits: là où l'obsession élude l'objectivité et où le factuel se «dé-fait». Passe-t-on vraiment sa vie à espérer réparer l'imprécision de ses souvenirs? Peut-on vraiment penser qu'il y ait une sorte de norme mémorielle qu'on pourrait rejoindre comme l'on rejoindrait une science avérée mnémotechnique ou le fantôme anthropologique d'une mémoire collective? Il m'est difficile d'y croire face à la déstructuration patente qu'exerce la mémoire du passé sur mon présent. À me retourner la tête!

